

Belgique

L'espace intérieur

COLETTE NYS-MAZURE

Voyage pour se fuir ou se retrouver. Il n'existe pas de lieu – la mort peut-être – où l'on ne s'emmène avec soi. (...)

La plongée dans le gouffre, le vol foudroyant dans l'azur sont un autre voyage, accompli dans l'immobilité apparente : une chambre. Un lit. Une route. Une cour d'immeuble.

Nos yeux restent fermés tant que l'amour ne les ouvre pas. Jusque-là nous pouvons tout savoir, nous ne connaissons rien.

Genèse

L'enfant est étendu dans l'herbe haute du pré ; des jacinthes sauvages bleuissent aux lisières du bosquet. Loin, très au-dessus de lui, à travers les branches du saule pleureur, dont la ramure fluide jaunit joyeusement, se déploie le ciel. Espace immense. L'enfant s'y perd, dérive au large du bleu balisé de nuages qui moussent. Espace infini. La masse ne l'écrase pas. Au contraire ! *Je suis vivant.* Une ivresse panique, sensation violente qui l'arrache à lui-même et le propulse dans l'éther.

L'enfant peut s'y égarer sans crainte car, sous lui, la terre est sûre. Ferme et profonde, maternelle. Berceau, tombeau. Des odeurs de gazon tondu se mêlent au parfum poivré des narcisses en vague radieuse sur la pente de l'étang voisin. Une saoulerie naïve. Il désire s'envoler, oui, mais il se sent d'ici, retenu par mille liens.

Parfois l'enfant s'assied en tailleur pour observer l'univers végétal peuplé d'insectes – fourmis, coccinelles, cloportes, mouchettes, bourdons hagards – vaquant en toute innocence à leurs affaires mystérieuses, escaladant ses sandalettes, ses genoux nus. Il leur tend les doigts, le dos de la main. Il ne fera pas usage de sa force : moi aussi, une pierre, un arbre, ou la semelle d'un géant pourrait m'ignorer, m'écraser, m'aplatir.

La racine juteuse d'une herbe entre les dents, il s'allonge à nouveau sur le dos. Il saisit du regard les traversées d'oiseaux dont il aimerait connaître le nom, il suit leurs trajectoires tissées dans la trame des branches, notes posées, un instant, sur leur portée musicale. Et le saut en flamme rousse d'un écureuil familial. Mouvements aériens. *Un jour, je volerai.*

Il guette les pluies tissées entre ciel et terre, il rêve de grimper à ces cordes ; tendu de tout son être vers l'averse verticale, il atteindrait la voûte, tel un mât de

cocagne. A moins qu'il ne se laisse fondre sous les rayons du soleil le plus ardent : pour peu il disparaîtrait, avalé. L'enfant est envahi d'une joie sans contours définis. *Je suis au monde*. C'est une basse continue, une exubérance qui tient tête à la mort rôdeuse : son ombre l'inquiète sans l'alourdir. Il est si jeune ! Le cordon ombilical n'est pas encore coupé. Non loin de lui, veillent une maison, un homme et une femme dont il procède ; leurs voix résonnent et le hèlent. Passagers inscrits, comme lui, dans ce paysage. Certaines nuits de tempête, à l'insu de ses parents endormis, il se dresse dans l'embrasement de la fenêtre : il ouvre les bras et s'offre au souffle déchaîné : si le vent s'engouffrait dans ses vêtements et l'emportait ! Comme il le désire ! A moins qu'il ne presse son père de questions : comment s'appelle cette étoile ? Et celle-là ? Il déchiffre la carte du ciel, s'enchantant des vocables dorés – Altaïr, Véga, Orion, Vénus, Les Pléiades. Kyrielle magique. Petit Prince, il boit à la Voie lactée.

L'enfant secoue l'inertie et bondit vers la plus haute branche. Il va donner cri et chant à l'extase horizontale, avaler d'une seule goulée air et couleurs, saveurs et appels. Ce qu'il expérimente ici, l'oubliera-t-il un jour ?

*Pour avoir mis le pied
Sur le cœur de la nuit
Je suis un homme pris
Dans les rets étoilés*

L'Europe aux anciens parapets

L'enfant d'autrefois. L'adolescent d'aujourd'hui est hanté par les aventures *les Voyages de Gulliver*, *Robinson Crusoe* ou *De la Terre à la Lune* autant que par les lettres-récits d'un oncle d'Afrique. Aux murs de la classe rêvent des affiches colorées : les ponts de Paris, une exposition à Berlin, un château en Bohême, des fresques de Giotto, une énigme de Magritte, le panache de la fusée Ariane, une montgolfière bleue et or au-dessus des Jardins de la Villa Médicis, l'ombrageux visage du poète Federico Garcia Lorca. Latences. Ce qui fermente sous les fronts brouillés aux heures de désœuvrement.

Il prend plaisir à égrener les vingt-sept noms des pays tendus comme des fruits mûrs sur l'arbre de la connaissance. Il déroule l'alphabet fabuleux : Allemagne, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chypre, Danemark, Espagne, Estonie, Finlande, France, Grèce, Hongrie, Irlande, Italie, Lettonie, Lituanie, Luxembourg, Malte, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Roumanie, Royaume Uni, Slovaquie, Slovénie, Suède, Tchéquie. En perd un, recommence sans se lasser. Il jongle avec les sonorités des capitales, compose une mélodie : Berlin, Vienne, Bruxelles, Sofia, Nicosie, Copenhague, Madrid, Tallin, Helsinki, Paris, Athènes, Budapest, Bucarest, Dublin, Rome, Riga, Vilnius, Luxembourg, La Valette, Amsterdam, Varsovie, Lisbonne, Prague, Londres, Bratislava, Ljubljana, Stockholm. A l'endroit, à l'envers. Mots jetés en l'air, cailloux ricochant.

Caméléon du cœur autant que de l'esprit. S'il se tourne vers d'autres continents, dénombrant les Etats d'Amérique, les îles d'Océanie, il revient à ses comptines européennes. *Un jour j'arpenterai la planète, les planètes, qui sait, mais je commence par la terre d'ici*. Il recourt au dictionnaire pour remonter au mythe : Europe, la mortelle aimée de Zeus, métamorphosée en taureau blanc, enlevée, conduite en Crète et devenue mère de Minos. Plus tard, – il l'ignore encore – il ira sur ses traces avec Maryla, bottines aux pieds et sac au dos. Ils pousseront les

portes des musées : le Mauritshuis et Le Louvre, la Tate Gallery et le Gulbenkian. Tant et tant à explorer. Sur quelle partition universelle jouera-t-il sa composition personnelle ?

Ne pas être infidèle. A qui ? A quoi ? La révélation n'émane pas d'une instance extérieure ou supérieure : elle jaillit du fond de lui-même. Plus tard il ira vérifier. Sous les différences, un dialogue de soi à soi, de soi à l'autre, aux autres. Une vérité des entrailles et de ce qu'on appelle l'âme du monde, faute de terme plus ajusté.

Il lit. Il s'est constitué une bibliothèque éclectique et bourre ses poches : Roth et Kundera, Dante et Rabelais, Racine, Calvino et Cendrars, Huxley, Dagerman ou Waltari, Lagerlöf, Kafka, des poèmes de Rimbaud et de Rilke, de Cavafy. Il récite Michaux, murmure un sonnet de Shakespeare. Il voudrait plonger dans chaque culture, connaître toutes les langues. Il communierait au savoir d'un Léonard de Vinci, d'un Pic de la Mirandole. *Le voyage d'hiver* résonne dans sa mémoire ; il s'attarde dans une salle obscure sous le charme du *Jardin des Fizzji Contini*. L'obscur pressentiment que, là comme ici, l'essentiel se vit avec des tonalités diverses. Le voyage non comme divertissement ni évasion factice, mais comme visite familiale, écoute humble et complice d'autres vérités.

On peut hurler dans le fracas des émeutes et des armes, sous l'effondrement des digues et des toits. L'horreur n'a plus rien d'humain. Les bêtes aussi font résonner leur détresse affolée quand la terre se fissure, lorsque la vague emporte sans merci. Des mains se tendent, des muscles se bandent pour sortir les corps des décombres, rebâtir, restaurer routes et lumières.

Meurtri de questions sans réponse, de doutes sur lui-même, de soupçons graves, entre l'autodestruction aveugle et la mise au format convenu, l'adolescent choisirait l'errance. Nomade provisoire au fil des rails et des fleuves. Au hasard des rencontres inouïes, il se forgerait un esprit plus lucide. Non pas fuite mais aventure vitale. *Si tu aimes, il faut partir*.

Muni d'un laissez-passer et d'une carte d'auberges de jeunesse, il emprunterait des trains, des bus, des camions pour traverser, apprivoiser, comprendre. De frontières abolies en terres ouvertes, il écrirait son roman d'apprentissage.

Il est dans une gare, et, sur lui, s'étend le treillis des câbles électriques à haute tension, échos altiers des aiguillages, des rails luisants, comme un rire cruel dans le fracas des machines et des annonces. Voyager. Prendre ses distances. Et cependant. *Frères humains*. Je vous regarde avec une infinie tendresse tandis que vous tournez vers le convoi qui s'ébranle l'étonnement de vos visages.

Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait.

Espaces d'autres vies

Paradis jamais perdu. Certaines nuits lorsque le sommeil se dérobe, lorsque la vie dite courante l'opprime, le harcèle, l'ancien enfant, l'adolescent

baroudeur, l'homme aujourd'hui mûr s'y recrée : il n'a jamais égaré la clef du pré étendu sous le ciel en proie aux souffles et aux parfums.

Il se tient debout à la fenêtre, ouverte sur le ciel criblé d'étoiles. La chaleur du jour retombée, l'air vient caresser son corps nu. Il lève le visage pour percevoir la musique des sphères ; il se saoule de cette voûte tendue sur l'univers. *Un jour, qui sait.* Une sorte de communion. Il laisse la sensation vivace se frayer un chemin et l'emporter, s'étonne que son corps demeure dans le cadre de bois, avec, dans le dos, la femme qui remue dans son sommeil, le petit qui geint au berceau, l'œil pointilleux du réveil trouant l'angle de la chambre. Il suffirait de si peu pour qu'il soit enlevé dans l'espace nocturne constellé, qu'il emboîte le pas de Peter Pan ou de Mary Poppins. *Je vole !*

J'existe ! ressent l'homme en alerte dans la nuit. En cet instant, combien d'hommes, de femmes, enivrés comme lui ? se demande-t-il. Ainsi jadis se sentait-il inscrit dans la trame, céleste et terrestre tout à la fois. Microcosme, macrocosme, en lui et hors de lui. Parcelle, particule. Dérisoire, précieuse. Entre les étoiles scintillantes se déplacent les points lumineux des longs courriers entêtés, les satellites. Une circulation confondante.

L'aube se lève ailleurs tandis que je m'enfonce dans l'obscurité parce qu'un nuage dérobe la clarté lunaire et me renvoie à ma couche, au chaud de la femme. Maryla. Il l'a rencontrée à Wroclaw lors d'un voyage d'étudiant ; il l'avait bousculée alors qu'elle levait les yeux vers le tableau des Arrivées ; il s'était excusé, soudain ébloui par le regard bleu posé sur lui. Elle attendait une amie qui n'était pas venue et c'est lui qui s'était installé dans sa vie, dans la ville d'abord, au long des allées du jardin botanique, des berges de l'Oder, dans la cathédrale ou les salles aux fresques imposantes de l'université.

Ils ne se sont plus quittés. Ses études terminées, elle l'a rejoint à Bruxelles. Est-ce que sa patrie lui manque parfois ? Autour de lui on s'inquiète : vous êtes de cultures différentes, n'est-ce pas difficile ? Il relève le défi : ce n'est pas simple, mais nous appartenons à la même famille. Parfois un cauchemar lui arrache un hurlement, elle l'apaise tandis qu'il raconte : une fille qui te ressemble dansait sur la margelle d'un puits, de plus en plus vite, insouciant du danger, et soudain elle faisait un faux pas et tombait, tombait. Lui, penché sur le puits, appelant, appelant. Maryla se lève-t-elle comme lui certaines nuits de pleine lune, d'insomnie ? On explore l'espace sidéral, mais que sait-on des proches les plus proches ?

Il ne met pas de phrases sur ses sensations, ses impressions vives, les sentiments qui le dépassent. Il se laisse être. Tout à lui-même, à cet espace qui l'environne et l'habite mystérieusement. Il se voudrait doté du don d'ubiquité. Il est ici au creux de Maryla, mais, par l'imagination, il est aussi ailleurs, quelqueun d'autre, un parmi tous, unique et multiple.

Kaléidoscope. Le machiniste sur sa locomotive lancée à l'assaut des frontières aperçoit-il le tracé d'un avion haut dans l'éther ? Parfois la voie longe l'autoroute : les T.I.R. propulsent leurs tonnes d'un horizon à l'autre, tandis que, sur le chemin de campagne, un corbillard chargé de couronnes somptueuses semble se livrer à une course de vitesse. Ou alors c'est un fleuve et ses péniches enceintes d'un fret à tête de mort. Au bord de la Baltique, dans l'église orthodoxe de Ventspils, les marins russes à peine descendus de leur cargo n'osent se joindre aux vieilles Lettones en foulard et, dans le parfum de l'encens généreusement dispensé, ils se tiennent au fond, casquettes pétries entre leurs mains, achètent quelques cierges et vont les poser devant l'icône avant de regagner le bateau qui tire sur son ancre. Dans l'église de la Macaraina, devant la

vierge en larmes, une gitane tend son enfant, dédicace. Face à l'ermite immergé dans la verdure, un homme salue l'aventure intrépide du mystique d'Assise. A Stockholm, sur le seuil d'une maison qui fut à Strindberg, une femme regarde tomber la neige tardive.

Levez-vous vite, orages désirés !

Que reste-t-il de l'enfant en proie à l'ivresse du matin, de l'adolescent fiévreux, de l'homme pris aux rets du travail ? Quelle part de rêve intact gonfle la voile du cerf-volant et poursuit son essor ?

Ecrivain voyageur, fixant croquis et notes en marge de son carnet de bord.

Je vais aller m'étendre sur le sol, à même l'humus nourricier, la terre mère, et, visage tourné vers le soleil et les nuages, m'offrir aux souffles qui m'emporteront.

Le texte que je tisse dans ma langue passera dans la tienne, me reviendra, enrichi, et rebondira plus loin. J'écris donc je vis, je traque mots et images, rythmes secrets. J'investis la blancheur de la page, l'espace infini de la langue.

Les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits...

En italiques, un clin d'œil de reconnaissance adressé, dans l'ordre, à Anne Philipe, Supervielle, Rimbaud, Nicolas Bouvier, Cendrars, Villon, Chateaubriand, Michel de Certeau

Née en Belgique, longtemps professeur de Lettres Modernes, Colette NYS-MAZURE est poète - *Singulières et plurielles* (Desclée de Brouwer), *Le for intérieur* Prix Max-Pol Fouchet et *Seuils de Loire* (Le Dé bleu), *Trois suites sans gravité* (Rougerie), *Enfance portative* (Esperluète), *Feux dans la nuit* (Labor Littérature) -, nouvelliste - *Contes d'espérance* et *Battements d'elles* (Desclée de Brouwer), *Sans y toucher* (Labor Littérature), *Tu n'es pas seul* (Albin-Michel) -, romancière *Perdre pied* (Desclée de Brouwer), elle a aussi publié des essais : *Célébration du quotidien*, *Secrète présence* et *L'âge de vivre* (Desclée de Brouwer), *Célébration de la mère* et *La chair du poème* (Albin Michel), *L'Enfant neuf*, *A nous deux !* (Bayard), *Célébration de la lecture* (Luc Pire), du théâtre, des livres pour la jeunesse.

Elle aime travailler en correspondance avec des artistes et collabore à différents journaux et revues. Elle partage son enthousiasme pour la littérature de Belgique avec des lecteurs et auditeurs des Etats-Unis, du Québec, de France, d'Italie, de Suède, de Lettonie et d'ailleurs.